

# *La Cour des contes*

*Atelier d'écriture*

*2012-13*

*HEP Vaud*

Montmajour .....	3
Florence Quinche	
Pour les larmes de lune .....	5
Nathan Dupertuis	
Un monde giboyeux.....	9
Michaël Claude	
Une pièce, deux faces .....	14
Florence Quinche	
Les larmes.....	17
Ruth Samin	
Le mendiant .....	20
Ruth Samin	
Le chemin vers la colline.....	22
Florence Quinche	
La voie des dieux.....	26
Michaël Claude	
Les génies volants.....	31
Nathan Dupertuis	
L'excès de contéine.....	33
Nathan Dupertuis	

## Montmajour

Florence Quinche

Jean, chevalier au regard azur revient de Croisade. Neuf ans d'Orient lui ont enlevé le sourire. Il ne ramène comme trésor que la gloire sombre et des mains rougies. Une barbe grise dévore son visage, son bouclier n'a plus de couleurs. Son cheval émacié et fourbu se traîne sous une armure en lambeaux. Voilà le dernier Bourg avant Montmajour.

Traversant la grande foire, Jean s'arrête devant un amas de cages d'osier. L'oeil brillant d'un oiseau jaune le fixe. Jaune comme le soleil de juillet, lumineux comme le vin ambré, chatoyant telle la chevelure d'une femme.

–Son chant est si merveilleux qu'il répare toutes peines, lui dit le marchand. Le chevalier jette sa bourse de cuir craquelé.

–Quel fou ! murmurent les badauds. Tout son or pour un oiseau que nul n'a jamais entendu !

Jean quitte le bourg, la cage sanglée au flanc du cheval. Il songe à son aimée. Le reconnaîtra-t-elle? L'aura-t-elle attendu? Longeant un chemin de pierres, il approche de ses terres. Voilà qu'il croise deux serfs de ses fermages. Effrayés par son aspect ils se détournent de cette triste figure, pliant l'échine sous leurs fardeaux. Puis voilà qu'il croise un père de son abbaye. Mais l'homme baisse le regard vers la croix de bois qui frappe sa poitrine.

Au loin, au delà des champs, apparaissent enfin les remparts de son château. De ce moment, longtemps il avait fait le rêve. A la tombée de la nuit, son cheval s'arrête devant les douves aux eaux sombres. Point de flambeaux, pas trace de lumière. Lorsqu'il passe le porche du château, seuls les claquements de sabots résonnent dans la nuit. La cour est jonchée de restes de bois noirci. Le donjon n'est plus qu'un amas de pierres que traverse le vent nocturne. Les yeux clairs du chevalier se creusent.

Mais voilà qu'apparaît furtivement un éclat de lumière blanche, insaisissable. Les étincelles dansent, tracent une chevelure, comme une onde glissant entre les pierres

-Qui es-tu preux chevalier ? Que cherches-tu ?

Jean, reconnaît immédiatement cette voix, son sang se glace. C'est mon aimée.. qu'au Seigneur j'ai sacrifiée.. Horrifié, Jean tourne bride et dans un galop fracassant s'éloigne des ruines sinistres.

Son cheval galope jusqu'à l'épuisement. Il s'affaisse couvert d'écume. La nuit les enveloppe de son silence. Au pied d'un grand orme, Jean desselle sa monture et se couche dans l'herbe grise.

Au matin, l'éclat de l'astre l'éblouit et le réveille. Le corps gelé, les cheveux pleins de rosée. Il selle son cheval, et prend dans ses mains la petite cage. Le bel oiseau aux yeux sombres le regarde. Jean ouvre la porte d'osier. Il serre l'oiseau contre sa poitrine, lui baise la tête et murmure : toi, retrouve donc les tiens.

## Pour les larmes de lune

Nathan Dupertuis

La foule se rassemblait autour du grand feu, sur la place centrale du village. Les rires et les conversations se mélangeaient en un joyeux tumulte, alors que chacun prenait place, qui sur les bancs placés en cercle, qui assis à même le sol à distance raisonnable de la chaleur cuisante des flammes. Le brouhaha s'apaisa lentement, et le vieux conteur encapuchonné posa le drap qu'il était en train de recoudre. Il fouilla dans une de ses poches et en sortit une pleine poignée de poudre qu'il jeta dans le brasier. Les flammes rugirent et se teintèrent de rouge, dans une explosion d'étincelles et de murmures admiratifs.

«Oyez, oyez, bonnes gens! Une fois n'est pas coutume, je m'apprête à vous conter ce soir l'épopée du Lion et des larmes de lune! Ouvrez vos oreilles, ce sera sans doute l'unique fois que vous l'entendrez...

Il y a bien longtemps, dans un pays lointain où la lune avait deux consoeurs, habitait un jeune homme du nom de Léo, aux cheveux de feu et aux doigts de fée. Tailleur de son état, il vivait humblement dans une petite ville, aux environs d'une forêt sombre et mystérieuse, qu'on disait habitée par des créatures magiques. Un jour qu'il devait la traverser pour passer dans le royaume voisin, il éventra par mégarde une fourmilière. Il s'arrêta sous les cris d'agonie des malheureux insectes, mais il était déjà trop tard. Il fut brusquement entouré par des sangliers, des tétras-lyre, des musaraignes, des lombrics, et même un dahu. Il fut conduit sur le champ jusqu'à une mare, où trônait un monstrueux crapaud, couvert de pustules.

–Humain! Je suis le prince de la Sylve Sombre, roi du Sapin Pic-à-Boeufs, et empereur des Quatre Mares. Aujourd'hui, cinquante-huit de mes fidèles sujets sont morts par ta faute! Ton châtiment sera la mort, à moins que tu n'acceptes ma proposition: Tu iras dans le royaume de Lacrima, où tu trouveras la princesse Sélène au Regard Constellé, dont les yeux ravissent les coeurs des imprudents, et qui possède don de guérison. Elle a été

emprisonnée par son père: tu la délivreras, et tu reviendras pour m'en donner la main!

Le batracien cracha dans sa patte, Léo fit de même dans sa main, puis ils se serrèrent la pince pour sceller l'accord magique.

–Voici mon anneau, qui est un sauf-conduit pour entrer dans le château. Si tu romps le pacte, tu subiras la même malédiction que moi: j'étais un prince puissant, j'ai été changé en crapaud par une dryade stupide. Epouser la princesse me rendra mon apparence d'origine! Pars donc dès à présent, Léo!

L'anneau donné par le prince-crapaud se balançait autour d'une cordelette à son cou. Il n'emportait rien d'autre avec lui qu'une besace contenant ses ciseaux et son aiguille. Son courage pour seule arme. Léo partit vers le lointain royaume de Lacrima, le vent le portait toujours plus loin.

Il parvint à une fontaine très ancienne, où l'eau coulait encore. Alors qu'il allait y boire, il entendit la fontaine lui parler dans un murmure:

–Approche donc, Léo à la crinière de feu et au coeur pur! J'ai quelque chose à te dire...

Le jeune tailleur se pencha au-dessus de l'eau dont il n'arrivait pas à distinguer le fond. L'onde susurrant:

–Plus près, Léo, plus près... Viens écouter ce que j'ai à te dire!

Il se rapprocha de la surface, encore plus, tant et si bien que le noeud de la cordelette à son cou se défit et l'anneau tomba dans les profondeurs obscures de la fontaine. La surface de l'eau trembla dans un souffle:

–Tu as perdu ton anneau, voilà ce que je voulais te dire... Tu as perdu ton anneau!

Le tailleur eut beau se tremper pour le chercher, il ne le trouva pas. La fontaine exhala dans un ultime soupir: «Prends garde à ton coeur». Troublé, il s'en fut.

Plus loin, en chemin, il arriva à un carrefour près d'une rivière, et croisa de pauvres villageois, qui se désespéraient de n'avoir plus de pont pour passer sur l'autre rive depuis la dernière crue. Touché par leur dénuement, le jeune homme sortit ses ciseaux et son aiguille, et commença à tailler dans la trame du monde.

Et passent dessus, aiguille et tissus!

Et sur l'envers, dansent les grosses pierres!

Repasse et plisse, c'est un pont que tu tisses!

Il leur tailla un pont venu d'un autre monde, un aqueduc en pierre à trois étages de six, onze, et trente-cinq arches, et s'en alla en ayant conquis leurs coeurs. Il marcha sans fin à travers monts et contrées, sali par la poussière et lavé par les pluies de printemps, le vent le portant toujours plus loin.

Il parvint finalement au Royaume de Lacrima, joyau des Contrées Lointaines, dont la princesse pleurait sans fin depuis sa

naissance. Il essaya de pénétrer dans le palais sans l'anneau, mais les gardes le jetèrent dehors. Il attendit la nuit pour sortir ses ciseaux et son aiguille, et commença à tailler dans la trame du monde.

Et passent dessus, aiguille et tissus!

Et pour l'envers, n'oublie pas le vair!

Repasse dessous, c'est une armoire que tu couds!

Léo tailla ainsi une armoire magique remplie de manteaux de fourrure. Il ouvrit les battants de bois ouvragé et entra à l'intérieur. Ses pieds heurtèrent des boules de naphthaline, mais il ne trouvait pas le fond. Les manteaux de fourrure sous ses doigts devinrent des robes à crinoline, de soie et de satin, et la naphthaline était remplacée par des bouquets de myosotis. Ses mains rencontrèrent une porte, il l'ouvrit et déboucha dans la plus haute chambre de la plus haute tour du château. La Princesse Sélène au Regard Constellé était assise à sa fenêtre. Elle contemplait les trois lunes haut dans le ciel et la lumière des étoiles se reflétait dans ses yeux baignés de larmes. Il lui annonça qu'il venait la délivrer du tyran, sur ordre d'un grand prince. Elle essuya ses yeux et le suivit dans le passage de l'armoire.

Ils s'éloignèrent du palais, en direction du marais du prince crapaud. Lorsqu'ils n'en purent plus, ils firent halte dans une clairière. Le tailleur aux cheveux de feu ne parvenait déjà plus à détourner son regard des yeux parsemés d'étoiles qui l'avaient ému jusqu'au tréfonds de son âme.

On sonna l'alarme au petit matin, et le roi lança sa garde à leur recherche. Le tailleur et la princesse entendirent le galop des chevaux et les cris des soldats qui avaient retrouvé leur trace. Ils repartirent pour leur échapper. Ils coururent sans fin à travers champs et forêts, trempés par la pluie et brûlés par le soleil cuisant. Le vent les portant toujours plus loin.

Leurs poursuivants se rapprochaient dangereusement. Ils traversèrent le pont que le jeune tailleur avait construit. Mais les villageois, quand la garde les interrogea, nièrent les avoir vu passer, trop heureux de leur venir en aide. Les sbires du roi se séparèrent au carrefour, et les fuyards n'avaient plus qu'un petit groupe à leurs trousses. Sélène s'arrêta alors, et pleura un large torrent de larmes qui emporta les soldats jusqu'à la mer. Ils poursuivirent ainsi leur route.

Ils parvinrent à l'orée de la sombre forêt. Le jeune homme conduisit la princesse auprès du crapaud. Lorsqu'elle se rendit compte du marché dont elle était l'objet, ses larmes redoublèrent. Léo se remémora la malédiction qui le frappait. «Tu la délivreras, et tu reviendras pour m'en donner la main!» Le vaillant tailleur rassembla tout son courage et saisit la lame de ses ciseaux. Il se trancha le poignet et lança sa main à la face du

crapaud, qui devint rouge de colère et gonfla comme un boeuf. Avec son bras valide, il emmena la princesse, sous les imprécations du batracien maudit. Ils coururent à corps perdu dans les bois touffus, griffés par les ronces et giflés par les branches cinglantes, le vent les portant toujours plus loin.

La princesse lava le membre amputé avec ses larmes, puis le banda avec un morceau de la chemise du tailleur. Son don de guérison agit, et la blessure se referma. Une troupe de cavaliers survint, accompagnée d'un messager qui portait la nouvelle du décès du roi. Le trône vacant réclamait l'héritière, promise à épouser le prince du royaume voisin, sans quoi la guerre serait déclarée. Sélène devait se hâter, les troupes se massaient déjà à la frontière. Léo se résigna donc à laisser sa bien-aimée répondre à l'appel du devoir. Il sortit ses ciseaux et son aiguille, et commença à tailler dans la trame du monde.

Et passent dessus, aiguille et tissus!  
Et en travers, repique en l'air!  
Repasse et borde, c'est un portail que tu raccordes!

Sélène prit la main du tailleur et la posa sur son coeur à elle. Elle lui donna un chaste baiser et s'en alla à reculons par le passage qui s'était ouvert, ses larmes enfin taries. Elle sourit, et il la vit pour la dernière fois.

On dit que depuis ce jour, l'éclat des étoiles brille dans les yeux de l'homme au Lion. Il parcourt sans fin la trame des mondes à la recherche de son coeur; il sait en lui-même que c'est une princesse au regard de lumière qui l'a ravi.

Une dernière gerbe d'étincelles, d'argent cette fois, illumina le brasier. Des applaudissements enthousiastes retentirent. Le conteur se redressa en s'appuyant sur sa main valide. Il salua, réajusta son capuchon sur ses cheveux blancs, puis se dirigea hors du cercle de lumière de la veillée. Juste avant qu'il ne s'enfonce dans l'obscurité, la lueur des flammes se refléta sur une paire de ciseaux dans sa main. Puis il disparut.

## Un monde giboyeux

Michaël Claude

Un jour, un géant des montagnes à la barbe bien fournie s'assied sur une colline herbeuse, prend son visage entre ses mains velues et pleure. Une voix guillerette retentit près de son épaule gauche.

- Pourquoi pleures-tu humble géant?
- Je suis triste car je me sens seul.
- Il est temps pour toi de quitter tes montagnes et de fonder une famille, trouve l'océan du bout du monde, où vivent les géants des mers, il existe une femme pour toi là-bas.

Le géant essuie ses larmes du coin de sa chemise verte à carreaux, se redresse d'un bond et enjambe les collines jour et nuit. Au loin, dans la brume, il distingue une ligne noire qui épaissit l'horizon.



Ailleurs, un lutin des prairies gambade guilleret. Il traverse des champs tracés au cordeau. Des carrés de pré verdoyant et d'autres de terre labourée. L'ensemble forme un damier parfait. Dans sa tête, le lutin compte la longueur d'un champ, dix foulées à chaque fois. Une régularité parfaite.

Il arrive aux abords d'une immense forêt touffue et hirsute. Les branches s'entremêlent aux troncs et forment un tressage méticuleux. Un maillage boisé si serré que même la lumière n'ose pas s'y aventurer. Quand une petite voix terreuse lui siffle dans l'oreille gauche.

- Trouve un objet coupant et fraie-toi un chemin dans ce bois ébouriffé. A l'intérieur ton rêve se réalisera.
- Qui parle? Le lutin enlève son chapeau à pointe verte pour contrôler que personne ne loge à l'intérieur. Rien.
- Peu importe qui je suis, trouve cet objet coupant avant qu'il ne soit trop tard!
- Et pourquoi aurais-je un rêve à réaliser?
- On a tous un rêve, le tien se cache dans cette forêt giboyeuse, fais moi confiance.

Mais avant d'avoir pu rétorquer quelque chose, le lutin voit les arbres avancer à l'unisson dans sa direction comme un seul buisson mousseux et monstrueux. Il tente de s'enfuir mais

trébuche sur une racine. Il s'agrippe aux pierres noires et coupantes du sol. La roche cède et les arbres avalent le petit gnome.



Quelque part, accroché à la pente abrupte d'un pic couvert de lichen vert, vit un minuscule champignon orangé. Il observe le ciel passer d'un bleu profond à un gris parsemé de nuages cotonneux. Sous son large sombrero noir et orange, le champignon est tranquille et ne compte pas changer les plans de sa journée pour autant. Comme chaque jour, il doit continuer d'écrire le poème qu'il récitera à la promesse de sa vie. Un jour de vent, elle pourrait arriver là, juste à côté de lui et il ne veut surtout pas manquer l'instant. Malheur à lui, depuis des lunes il est en panne d'inspiration.

Soudain, au-dessus de son large chapeau, une voix soyeuse lui susurre quelques mots:

– Rêver, tu dois la faire rêver,  
Si tu veux qu'elle reste à tes côtés,  
Qu'elle y installe son mycélium,  
Et de la terre enfin qu'elle pousse,  
Tu lui feras un tapis de mousses,  
Pour vous aimer au maximum.

– Qui que tu sois, merci pour l'inspiration! je tiens le début de mon poème.

Le petit champignon, ravivé d'entrain par l'inspiration retrouvée, chantonne ces quelques vers en pensant à sa future épouse.



Autre part, un ver-à-soie scrute les alentours. Le sol est composé de bandes orange et noires. Au loin, il observe un léger renfoncement dans le terrain. Il sait bien que, par jour de pluie, il se remplira d'eau pour former un lac temporaire. C'est autour de cette dépression du sol que vit le ver-à-soie. Il est déprimé. Jour après jour, il rampe, toujours dans le même sens, parcourant le périmètre entier de la planète en une course solaire. Les seuls autres habitants de son astre, sont les petits parasites presque invisibles qu'il gobe pour se nourrir. Il les déniche en grattant l'écorce noire-orangée du sol. Mais le petit ver-à-soie en a marre de cette vie-là, il veut s'en aller, découvrir d'autres contrées. Il sait qu'un jour lui pousseront des ailes, mais il ne peut plus attendre, il doit quitter cet endroit. Chaque jour il devient plus malheureux. Un soir, alors qu'il cherche un endroit où s'assoupir sur la corniche du monde, une voix résonne dans l'immensité de l'espace.

– Il existe une femme pour toi là-bas.

- Qui parle? Et où dois-je me rendre pour la trouver?
- Tu trouveras la réponse au fond de l'univers, sache juste qu'elle vit sur une planète bleue.

Le ver-à-soie écarquille les yeux, il n'avait jamais rien entendu de pareil de toute sa longue vie de chenille. La nuit venue, il s'endort en paix en rêvant à des lendemains meilleurs, des lendemains ailés.

Au matin, le ver-à-soie se voit pousser de magnifiques ailes bleues translucides. Fou de joie, il virevolte dans les airs et part voler au-delà de la bordure de la planète. Il explore la face cachée de son disque stellaire, au-dessous de la surface viable, où il n'avait jamais osé ramper. Il vole vers le centre de cet hémisphère inconnu. Un immense volcan affublé de fines lames orangées se dresse vers les cieux. Il se rapproche et parcourt en spirale, de bas en haut, le corps charnu de la montagne de feu. Il quitte ensuite le volcan pour s'aventurer dans l'univers mystérieux, en quête de la planète bleue où vit sa douce moitié.



Quelque part, le rire du champignon-au-sombrero résonne. Son corps le chatouille. D'habitude les parasites ne lui font aucun effet, mais là c'est vraiment tordant. Il rit de bon cœur et sans arrêt durant des heures, durant des mois même. Il rit tellement longtemps qu'un nuage de spores qui passait par là ne put s'empêcher de marquer une halte près de ce comique orangé.

Après un nouveau mois de rigolades intenses, les spores qui trouvent l'endroit plaisant commencent à prendre racines et à s'élever dans le ciel.

Un jour, une jolie champignonne rousse arrive à maturité, elle se tient juste à côté du comique au sombrero.

- Pourquoi ris-tu autant mon ami?
- Je ne sais pas, ça m'a prit comme ça, il y a des mois. Je répétais mes vers, car je suis poète, quand une étrange sensation me traversa le corps de haut en bas.
- Tu as sûrement des papillons dans le ventre, fait la champignonne en clignant des lamelles.
- Mais je m'en veux que tu me voies comme ça, je suis un champignon éduqué, d'habitude bien plus calme et réfléchi. D'ailleurs j'attendais ta venue depuis des lunes. J'ai inventé un poème en ton honneur, je savais que tu allais arriver un jour.
- Chut. Ne dis rien. Je suis déjà installée, mon mycélium côtoie le tien. Je veux vivre près de toi.

Quand aux autres champignons installés là, ils se lassent vite des deux amoureux. Ils décident d'envoyer de nouvelles spores, par la prochaine rafale de vent, vers des lieux plus amusants pour leurs descendants.



Ailleurs, dans la forêt hirsute, le lutin des prairies est pris au piège par la végétation grisonnante. Les branches sont comme des lianes qui s'enroulent autour de son maigre corps. Suspendu dans les airs, il crie de toutes ses forces pour qu'on vienne à son aide. Un nuage de spores s'enfile entre les branches au même moment et entre dans sa bouche. Pouah! Quel goût! Un mélange de feuilles mortes et de moisissure.

Après avoir avalé l'étrange poussière, le petit lutin vert se sent bizarre. La tête lui tourne. Les branches se resserrent, il suffoque. Sous la pression, son corps se ramollit et devient liquide. Il n'est plus qu'une masse verte toute molle qui coule entre les taillis. Libre! Il touche le sol mais son corps ne le maintient plus, il s'étale de tout son long contre l'humus de la forêt. Il n'est qu'un amas informe, rampant entre les troncs serrés des arbres.

L'hallucination s'estompe après quelques heures et il peut de nouveau se tenir sur ses jambes. Dans sa poche, il touche la pierre noire qu'il avait réussi à arracher avant de se faire avaler par cette forêt maléfique. Miracle. C'est sa chance. Il taille la pierre et l'aiguise, il va pouvoir se frayer un chemin à travers cette prison boisée.

Après des heures d'acharnement, la forêt est méconnaissable. Un long chemin la traverse et les cimes ont toutes été égalisées. Au milieu des bois, se trouve une zone marécageuse, une forte odeur stagnante s'en échappe. Le lutin, perfectionniste, prépare une mixture de menthe et de citronnelle pour embaumer les marais. L'odeur nauséabonde s'en va. La touche finale est apportée aux taillis bordant les rives de l'étang, elles sont taillées proprement et ne traînent plus à moitié dans l'eau.

Jamais le lutin des prairies ne pensait trouver le bonheur dans une forêt. Mais il est aux anges ici, tout reste à faire. Une nouvelle vie commence pour lui et sa future descendance. Désormais, les lutins auront la charge du bien-être de toutes les forêts du monde.

.....

Le même jour, le géant des montagnes arrive aux abords de l'océan du bout du monde. Il descend la falaise abrupte, et s'assied sur la plage. Les vagues sont immenses, plus hautes que lui.

— Bonjour, mon beau géant, tu viens te baigner? L'eau est bonne!

Une géante des mers saute par dessus une vague et s'approche du rivage, elle a une longue chevelure rousse et une queue de lamantin. Il n'en croit pas ses yeux, elle est si jolie, elle ne voudra jamais de moi, pense-t-il.

— Allez grand nigaud, si tu t'es fait si beau c'est bien pour quelqu'un, non?

Le géant ne comprend rien, il se touche la barbe, elle est finement taillée. Il passe sa main devant sa bouche, son haleine est fraîche comme un jardin aromatique. Il enlève sa vieille chemise et court rejoindre la sirène dans l'eau salée.



Dans sa forêt, le lutin aperçoit une masse sombre qui engloutit les cimes des arbres gris. La journée s'achève. Il grimpe au sommet d'un grand pin. Il touche la lourde chape foncée qui se rapproche de la cime. Il porte le doigt à sa bouche. De l'eau de mer. La pointe de son chapeau s'enfonce dans cette chape liquide.



Le champignon et sa champignonne se serrent l'un contre l'autre. Le ciel est si noir que le sommet du pic n'est plus visible.



Au dessus des vagues, le soleil est haut et puissant dans le ciel. Soudain un voile d'ombre s'abat sur le géant et sa sirène. Dans les cieus, deux immenses papillons bleus virevoltent dans une étroite amoureuse. Le microcosme renoue avec le macrocosme.

## Une pièce, deux faces

Florence Quinche

Un soir un marchand chinois arriva dans le village avec les derniers rayons du soleil. Le soleil avait brûlé si fort que les rizières étaient presque entièrement sèches. La terre se craquelait et la poussière envahissait les airs. Il comprit vite qu'il ne vendrait rien ici. Il aperçut une jeune femme vêtue de l'habit noir des M'mong, elle s'appelait Min, elle était si maigre qu'on aurait dit un enfant. Donne-moi de l'eau s'il te plaît, demanda le marchand. La jeune femme, lui tendit une coupe de bois remplie d'eau fraîche. Elle avait sept enfants, mais plus de riz pour terminer la saison.

Le lendemain matin, il reprit le chemin des plaines, tenant d'une main le petit Wang et de l'autre le harnais de son âne. Le garçon avait pour tout bagage un balluchon de tissu contenant trois billes de bois peintes et une petite couverture de laine.

Min pleurait en regardant les trois pièces d'or dans sa paume. Elle regrettait déjà d'avoir vendu le plus jeune de ses enfants.

De nombreuses années passèrent. Ils sillonnèrent les montagnes du nord, s'arrêtant de village en village. Le marchand vendait des racines, des plantes magiques et toute sortes de remèdes venus de son pays lointain. Wang, s'attacha au vieil homme. Il apprit peu à peu sa langue, aux sonorités étranges. Le souvenir de son village était déjà lointain, mais il n'oublia pas le regard de sa mère lorsqu'il la vit pour la dernière fois. Avant de quitter le village elle lui avait noué autour du cou un lacet de cuir noir avec une petite tortue de pierre verte. En lui nouant le pendentif autour du cou elle lui avait murmuré : "un vœu t'accompagneront mon fils". Il se souvenait aussi avec tristesse de ses six frères, de leurs rires et de leurs jeux. Qu'étaient-ils devenus ? Il aurait aimé revenir dans son village, retrouver sa mère et ses frères, mais il ne pouvait abandonner le vieil homme. Très âgé maintenant, il marchait avec lenteur, se tenant d'une main sur l'épaule de Wang et s'appuyant de l'autre sur le flanc de l'âne.

Wang connaissait maintenant toutes les plantes de la montagne et tous les remèdes. Il secondait le marchand médecin, courait

les forêts pour rapporter les précieuses herbes, les champignons, les écorces, grimpait aux arbres pour en rapporter la gelée d'abeilles. Il savait aussi maintenant préparer les poudres médicinales, moudre puis mélanger avec minutie les ingrédients. Il avait aussi appris à écouter les doléances des malades, à sentir les déséquilibres des forces qui les touchaient. Son maître était très fier de lui, il le comblait plus qu'un fils.

Un jour que la nostalgie de son village plongeait Wang dans la tristesse, il pria pour retrouver les siens. Ce jour-là ils devaient traverser un pont suspendu qui reliait les deux flancs d'une vallée. Le vent se mit à siffler si fort que les cordages du pont commencèrent à s'entortiller. Le vieux marchand s'agrippa de plus belle à la crinière de l'âne. Le frêle pont de lianes et de bois commença à se balancer dangereusement. Wang marchait devant, tirant l'âne par son harnais quand soudain le ciel éclata bruyamment et une pluie noire s'abattit sur la vallée. Un second grondement secoua les nuages sombres. Puis un trait de lumière déchira le pont qui craqua et s'abattit contre les flancs de la montagne. Dans le fracas, l'âne fut projeté dans le précipice, le vieil homme disparut dans les remous de la rivière.

Wang était agrippé aux cordages trempés du pont, péniblement il se hissa contre les rochers et réussit à rejoindre le sentier.

A ce moment il entendit une voix étrange, qui semblait venir du précipice :

– ton premier vœu est exaucé, te voilà libre !

Il se retourna, ne vit personne, se retourna encore. La voix sifflante reprit :

– ton premier vœu, tu es libre maintenant, retourne chez toi ! Il se pencha, la voix venait de la petite tortue de pierre qui pendait à son cou.

– Mais je ne voulais pas cela ! cria Wang, les yeux pleins de larmes, il scruta la rivière, qui bouillonnait en contrebas. Il aperçut sur la berge le cadavre déchiété de l'âne.

Trempé et grelotant, Wang se mit en marche, il prit la direction du sud, suivant les étoiles qui apparurent bientôt. Après plusieurs semaines de marche, allant de village en village, il s'approchait chaque jour de la terre de ses ancêtres. Un matin, il traversa de belles rizières en terrasses. Les plants étaient magnifiques, un vert lumineux éclairait les flancs de la montagne. Des buffles nonchalants broutaient les herbes du chemin. Wang s'arrêta et demanda, à une petite fille assise sur le dos d'un énorme buffle :

– Comment s'appelle ce village que je vois là bas ?

La fillette, regarda l'étranger un long moment avant de répondre. Elle semblait ne pas le comprendre. Se retournant vers le flanc de la montagne :

-Mais de quoi parles-tu ? Il n'y a pas de village ici.

Wang continua son chemin. Il croisa un vieillard, courbé sous un fardeau de bois :

-Dis-moi vieil homme, comment s'appelle le village que je vois là bas ?

L'homme se retourna, scruta l'horizon, et regarda Wang étrangement.

-Mais il n'y a plus rien là bas, cela fait bien longtemps que le village de Tsan Pa a entièrement brûlé. C'était l'été de la grande sécheresse, un orage a enflammé les champs desséchés et tout le village a été détruit. Depuis plus personne ne vit là bas.

Wang, abasourdi, continua son chemin, lorsqu'il arriva au pied de la montagne, il ne vit qu'un sol noir et poussiéreux. Quelques tas de bambous et des restes de poutres carbonisées jonchaient le sol. Des herbes sèches envahissaient les ruines. Cependant au milieu des décombres, dans les broussailles, il aperçut l'éclat de quelques des taches blanches. Sept petites orchidées sauvages, si rares qu'il ne les avait vues que dessinées sur les rouleaux de papier de son maître. Il en cueillit quelques fleurs minuscules qu'il glissa dans sa chemise. Puis il se détourna et repartit en direction du sud.

## Les larmes

Ruth Samin

Il était une fois trois frères qui vivaient dans une petite cabane avec leur vieille mère. Ils avaient de toutes petites chambres humides et sombres. La mère préparait des potées avec un bout de gras en guise de la viande. Les fils partaient travailler tous les jours mais ils gagnaient peu d'argent. Ils ne s'en plaignaient pas - ils n'avaient de toute manière pas l'habitude de parler de leurs peines. Mais ils n'en pensaient pas moins.

Un jour, l'aîné des frères, voulant sortir de la misère, alla vers sa mère et lui annonça son départ.

- Je veux trouver de quoi manger correctement tous les jours, dit-il.

La mère lui répondit :

- Pars, mon fils, mais reviens-moi !

Le garçon partit, sans un regard pour les larmes de sa mère.

Or, au moment même de son départ, un gros orage éclata. Un éclair d'une blancheur étonnante tomba juste à côté de la cabane. Le frère disparut et ne donna plus de signe de vie.

Quelques mois plus tard, le deuxième fils, lui aussi, se sentait à l'étroit dans la maison. Comme son aîné, il alla vers sa mère pour lui annoncer son intention de partir.

- Je veux aller habiter une maison plus grande.

Sa mère lui répondit, en larmes :

- Pars, mon fils, mais ne fais pas comme ton frère : reviens-moi !

Le deuxième fils tourna le dos à sa mère et, sans mot dire, partit.

A ce moment-là, un énorme orage éclata. Un éclair tomba, non loin du premier. Le garçon disparut; la mère et le frère cadet n'eurent plus aucune nouvelle de lui.

Le cadet à son tour vint à trouver la maison trop étriquée. Comme ses frères, il alla vers sa mère pour lui annoncer sa volonté de partir.

- Je veux chercher de quoi vivre de manière plus confortable, lui dit-il.

Sa mère lui répondit, éplorée :

– Pars, mon fils, si tu dois vraiment le faire, mais ne fais pas comme tes deux frères : reviens-moi !

Mais le cadet partit, lui aussi sans un geste de tendresse. Au moment même de son départ, un immense nuage noir avança vers la maison. Le jeune homme courut dans sa direction. Au moment où l'éclair toucha le sol, il se sentit transporté loin de là et perdit connaissance.

A son réveil, le cadet se trouva devant un grand mur. Il était délabré ; des grosses pierres s'étaient défaites et s'entassaient par terre. Comme ce délabrement lui fit de la peine, il se mit à ramasser des pierres et à les insérer dans les trous du mur. Mais elles ne tenaient pas en place. Le jeune homme partit, frustré, et se mit à longer le mur jusqu'à apercevoir un grand portail. A côté du portail, le garçon vit un sac contenant des graines et une grosse clé. Il s'en empara pour ouvrir le portail et arriva devant une impressionnante demeure entourée d'un grand jardin à l'abandon. Malgré sa fatigue, il ne put pas supporter cette vue - il arracha l'herbe, bêcha le sol dur puis sema les graines. Or, le jardin manquait d'eau pour que les graines puissent pousser.

Le jeune homme s'en alla à regret. Grâce à la clé de nouveau, il entra dans le manoir au bout du chemin. L'intérieur était dans un triste état ! Malgré ses bras douloureux, le jeune homme se mit de nouveau au travail : il ponça les parquets, repeignit les murs, rectifia les portes et les fenêtres. Après toute une journée et toute une nuit de travail, il vit l'impossibilité d'en venir à bout tout seul ; il s'assit par terre et éclata en larmes. C'était ses premières larmes depuis très longtemps.

Après quelque temps, en se relevant, le garçon entendit un gémissement venant de loin, et qu'il n'avait pas aperçu avant. Il parcourut toute la maison à la recherche de cette plainte et trouva, dans une minuscule pièce sans lumière, ses deux frères en train de pleurer comme il l'avait fait juste avant. Ils se tombèrent dans les bras et se dirent leur joie de se retrouver. En fait, ils avaient passé par les mêmes épreuves que lui et, comme lui, avaient finalement dû renoncer à finir le travail, tellement la tâche était immense. Les trois frères se souvinrent alors de leur intention : fuir le travail et la misère et vivre dans un bel environnement. Devant l'échec de leur projet, ils se remirent à pleurer ensemble. Mais alors leurs larmes firent briller les parquets qui donnèrent de l'éclat aux murs, et leur flot finit par se déverser dans le jardin et arroser les semis. Et enfin, les graines purent éclore.

Quand finalement le jardin fut fleuri et la maison belle, les trois jeunes gens décidèrent de suivre ensemble ce gémissement lointain. En sortant de la maison, ils virent une petite porte. Ils se dirigèrent vers cette porte, la franchirent. Quelle n'était pas leur

surprise quand ils virent la cabane de leur mère. Avec un grand soulagement, les garçons coururent vers elle, l'embrassèrent et, des larmes de joie pleins les yeux, l'attirèrent vers leur nouvelle demeure.

Et s'ils ne sont pas morts, ils sont toujours en train de se raconter leurs aventures.

## Le mendiant

Ruth Samin

Il était une fois une jeune femme bien habillée, soignée et souriante, qui s'appelait Léa. Elle faisait tous les jours le même chemin pour aller à son travail – elle passait à côté d'une série d'immeubles et de commerces, puis traversait un grand parc, pour finalement arriver au petit immeuble où se trouvait la garderie où elle travaillait comme éducatrice. Les enfants et les adultes l'appréciaient parce qu'elle avait toujours le sourire et disait bonjour à chacun. Par ailleurs, elle était très attentive aux autres et disait souvent que dans une société, chaque membre avait droit à la bienveillance des autres, même le plus humble.

Un jour, Léa vit un mendiant. Il était adossé au mur de son immeuble et tendait la main. Léa continua d'avancer, passa à côté de l'homme puis s'éloigna. Elle ne lui dit pas bonjour. Tout au long du chemin, elle pensait à l'homme. Ses habits étaient râpés et trop grands pour lui. Il était tout maigre, même son visage. Ses yeux étaient particuliers : d'un bleu intense, magnifique. Elle se demandait s'il avait une famille, d'où il venait, et comment il en était arrivé à mendier. Ce n'est qu'une fois arrivée à la garderie qu'elle commença à penser à son travail. La journée s'écoulait comme d'habitude : les enfants et les collègues sollicitaient Léa et elle faisait ce qu'il fallait. Elle parvenait à oublier le mendiant.

Le lendemain, Léa ne fut pas surprise par contre de le revoir. Ses habits étaient troués maintenant, son visage encore plus émacié. Il tendit la main et la regarda avec insistance. Léa détourna les yeux et continua son chemin. Mais elle ne put s'empêcher de penser à cet homme. Peut-être aurait-elle dû lui donner une pièce ? Il la poursuivit en pensée jusqu'à son lieu de travail. Là, heureusement, il y avait les enfants pour la distraire.

Le jour suivant, Léa vit tout de suite le mendiant au loin. Il avait l'air souffrant, maintenant, et émit une petite plainte à son

passage. De nouveau, Léa passa à côté de lui sans tourner la tête. A peine l'eut-elle dépassé qu'elle entendit un murmure. Elle marcha plus vite. Un peu plus loin, elle regretta de n'avoir pas donné le moindre sou à cet homme.

Quelques jours passèrent. Le mendiant n'était plus là, mais Léa pensait à lui à chaque fois qu'elle allait au travail ou qu'elle rentrait. Cet homme, ses parents, sa femme et ses enfants la hantaient. Elle imaginait son enfance, sa jeunesse, ce qui pouvait l'avoir amené ici, devant sa maison. Léa n'arriva plus à dormir. Comment avait-elle pu être aussi dure ? Elle souriait moins, les nuits sans sommeil la rendaient nerveuse, et les gens de son entourage ne comprenaient pas ces changements.

Un soir, Léa prit une décision. Elle mit deux mille francs dans son sac, et fit des détours pour rentrer chez elle. Elle cherchait le mendiant. Au fil des jours, elle arpenta toute la ville, elle chercha à tous les endroits possibles cet homme. Mais il avait disparu.

Léa négligea son habillement. Au travail, elle avait été mise en garde : elle devait se concentrer sur son travail, être présente pour s'occuper des enfants, et ne pas toujours scruter l'horizon.

Elle perdit du poids.  
Elle perdit son travail.  
Elle perdit son logement.

Un jour, bien des mois plus tard, Léa se trouvait à faire la manche, quand passa devant elle un homme bien habillé, souriant, séduisant. Il la regarda dans les yeux, ce que faisaient peu de gens. Elle reconnut ces yeux d'un bleu intense. Elle détourna le regard et se mit à compter les quelques piécettes dans son chapeau.

L'homme posa cinq francs dans son chapeau et continua son chemin.

## Le chemin vers la colline

Florence Quinche

Tanaka et Hatchiko vivaient ensemble depuis maintenant 50 ans. Ils habitaient sur une colline, une petite maison de bois entourée d'une forêt de bambous. Tanaka avait été peintre, mais depuis longtemps ses mains tremblantes ne pouvaient plus tenir de pinceau. Hatchiko, d'une grande lignée de nobles avait jadis quitté le palais de sa famille pour vivre dans la modeste demeure de l'artisan.

Un samedi matin, ils descendirent à petits pas l'étroit chemin de pierre qui serpentait entre les pins en direction du village. Clic-clac, font les sandales de bois de Hatchiko. Son kimono bleu foncé, soulignait la pâleur de son visage et l'éclat de ses mains, très blanches. Clic clic, faisait la canne de cèdre du vieux Tanaka sur les pierres du chemin. Il portait en bandoulière une besace de lin, pleine de châtaignes, de champignons noirs et d'herbes sèches. Hatchiko tenait contre sa poitrine une petite natte et un petit panier tressé, contenant trois bâtons d'encens enroulés dans un papier de soie.

Chaque semaine le chemin était un peu plus long, leurs pas un peu moins sûrs. Mais ils ne le remarquaient pas, écoutant sur leur passage le chant du mandarin ou s'émerveillant des traces laissées par les biches sauvages. Tanaka s'arrêta devant une toute petite orchidée des forêts, vert pâle, presque invisible dans les hautes herbes. Il se pencha pour la cueillir, Hatchiko le retient d'un geste, mais elle sourit.

Ils arrivèrent enfin au village. Le son joyeux du tambour les attira vers la place du marché. La foule multicolore des jours de fête s'empressait autour des étals. De magnifiques carpes des étangs, des poulpes aux yeux de jais et des huîtres luisantes soupiraient sur leur lit d'algues humides. Des monceaux de fèves rouges et des gâteaux de miel embaumaient l'après-midi de leur parfum. Les cris des marchands fusaient gaiement. Les villageois se pressaient pour admirer ces victuailles. Ils remplissaient leurs

paniers de morceaux de viande écarlate, de poissons brillants et frétilants. Tanaka déroula la petite natte et y déposa les petits bouquets d'herbes parfumées, les châtaignes dorées et les sacs de champignons noirs. Une bonne heure passa. Mais aucun passant ne s'arrêta. Des châtaignes ? On en a déjà suffisamment. Des herbes sauvages ? Ah, la saison est passée. Des champignons séchés ? Ah, c'est qu'on préfère les frais..

Silencieux, ils attendaient patiemment. Un marchand de thé ambulante en guenilles leur proposa un bol de thé fumant. Hatchiko sortit une poignée de pièces qu'elle compta une à une et lui tendit en souriant. Leurs yeux s'égayèrent pendant que l'homme versait le breuvage fumant dans deux bols de terre cuite. Soudain une ribambelle d'enfants jaillit en criant, se pourchassant, ils manquèrent de faire tomber Tanaka, qui renversa par mégarde son bol de thé brûlant sur la natte. Un petit cri aigu surgit du bambou tressé..

Aïe ! Aïe qu'est-ce que cette pluie de feu !! Un minuscule lézard blanc de colère et tout fumant surgit de la natte. Il leva sa petite tête vers Tanaka, ses yeux verts lançaient des éclairs orange.

- Pardonne-moi fait Tanaka surpris et confus. Je ne te voulais pas de mal !

Hatchiko, muette de stupeur se pencha pour apercevoir le petit animal.

- Sois maudit vilain homme ! S'en prendre à si petit !

- Pardonne-moi, le bol m'a échappé, je suis vieux, mes mains tremblent. Le petit reptile s'approcha, sauta sur le kimono de Tanaka et tendit le museau vers lui, plissant les yeux pour mieux l'apercevoir. Voyant les mains rougies et le visage ridé du vieil homme, sa voix se radoucit.

- Hatchiko avança la main vers le petit animal, qui sauta sur sa paume, encore ruisselant Elle le porta vers son visage. Il se redressa sur ses pattes arrière et cria d'une voix aiguë :

- Je suis Daïko le fils de la montagne, ce soir vous traverserez l'épreuve.. que seuls les justes savent traverser ! Sur ces paroles menaçantes, le petit reptile disparut, ne laissant derrière lui que quelques gouttes de thé fumant. Ils se penchèrent, relevèrent la natte, secouèrent leurs vêtements, mais pas trace du petit lézard.

Ils ne parlèrent à personne de l'étrange apparition. Avant de quitter le marché, ils achetèrent un petit sac de sel, des algues sèches et emplirent la besace de riz brisé. Lentement, ils se dirigèrent, comme chaque fois qu'ils venaient au village, vers le temple. Le soir approchait et l'atmosphère s'était rafraîchie. Le sanctuaire était tout au bout du village, Hatchiko sortit les bâtons d'encens de son panier. Elle les alluma un à un. Elle offrit le

premier à l'esprit des bambous, qui les avait préservé longtemps des violentes pluies de la mousson. Le second au vent d'automne qui soufflait dans les branchages de la forêt un air léger lors des grandes chaleurs de l'été, pour le troisième. Elle hésita, puis l'offrit à la déesse du soir. Chaque nuit depuis si longtemps, elle leur avait donné au printemps le spectacle éblouissant de la voie lactée puis au mois d'août celui des étoiles filantes. Même si son vœu le plus cher n'avait pas été exaucé, Hatchiko n'avait ni rancune ni tristesse. Les cendres des petits bâtons filèrent en volutes vers les derniers rayons du soleil. Lorsque le ciel prit une teinte dorée, Tanaka et Hatchiko se regardèrent et reprirent le chemin de la colline. Leurs pas étaient plus lents et plus pesants qu'au matin mais leurs yeux étaient encore illuminés des couleurs de la journée.

Le chemin étroit s'enfonçait dans la végétation sombre. Leurs petits pas crissaient sur les branchages. Tanaka s'arrêta et sortit de sa besace une petite lanterne de papier, Hatchiko frotta les pierres du briquet l'une contre l'autre. Quelques étincelles jaillirent, elle frotta de plus en plus fort. La mèche de la bougie ne s'enflamma pas.

Ils continuèrent ainsi à marcher sans lumière pour les guider. Depuis si longtemps, ils connaissaient chaque lacet du sentier. Après une bonne heure de marche, ils approchèrent d'un grand pin, sombre qui cachait leur maison.

Soudain, un grognement sourd ébranla les airs. Ils se rapprochèrent l'un de l'autre. Une odeur de fumée envahit l'atmosphère et une énorme forme noire surgit. Les épines de pins volèrent dans les airs et une bête monstrueuse apparut. Son corps massif luisait sous l'éclat de la lune. Une voix rauque rugit :  
 – je suis Daïko le Rinjin, c'est moi ce matin que vous avez brûlé !  
 Tanaka tremblant, saisit une petite poignée de sel. Il la jeta juste devant Hatchiko. Le dragon recula, frémillant mais rugit de plus belle.

– Ce n'est pas le sel qui t'épargnera !

Tanaka saisit alors le riz brisé et le lança en direction du dragon, qui d'un souffle projeta les grains au loin. Puis Tanaka jeta les algues sèches. Mais le Rinjin emplit sa gorge de fumée et la cracha violemment. Les algues s'enflammèrent instantanément.

A cet instant un vent puissant secoua les feuillages des bambous. Dans un grondement, il s'enroula autour du cou du dragon et lui fit avaler son propre souffle brûlant. Le monstre hurla de douleur. Puis les bambous se plièrent vers le sol et commencèrent à s'enrouler autour de sa queue du Rinjin. Ils s'agrippèrent à son corps visqueux et l'enlacèrent en frémillant. Le monstre, immobilisé, disparut peu à peu sous l'étreinte végétale, comme avalé par la forêt.

Epuiés, tremblants, Tanaka et Hatchiko arrivèrent enfin au sommet de la colline. Ils s'arrêtèrent devant leur maison, levèrent le regard vers le ciel nocturne et contemplèrent encore une fois les astres étincelants.

## La voie des dieux

Michaël Claude

Dans un petit village aux confins d'une vallée interminable vivait un garçon. Il se faisait appeler Tété car il avait été allaité longtemps au-delà de l'âge habituel. Des croûtes de lait recouvraient son visage et témoignaient de ce trop long sevrage. Sa mère le cajolait et le couvrait de tendresse jour et nuit. Tété grandissait dans l'insouciance et la paix. Il passait ses journées dehors à chasser les mulots et rentrait le soir à temps pour la bonne soupe chaude préparée par l'amour maternel.

Les autres jeunes du village ne jouaient jamais avec Tété. Ils le considéraient comme un moins-que-rien toujours dans les jupes de sa mère. Tété venait d'avoir vingt ans. Il se plaisait dans sa vie de solitude. Entre la nature et sa mère.

Son père, il ne l'avait pas connu. Courageusement disparu avant sa naissance, il n'était jamais réapparu. Tété s'en accommodait bien, il se disait toujours qu'il préférerait ne pas avoir à partager sa mère avec un autre homme.

Un jour, alors qu'il coupait du bois dans la petite cour de la maison, la pluie se mit à tomber. Le soleil était toujours au zénith et le ciel d'un bleu estival. Un arc-en-ciel gigantesque apparut et divisa l'espace céleste. Tété s'arrêta un instant pour admirer l'arc multicolore. Quand il baissa les yeux, une vieille dame toute frêle s'était assise sur la souche de bois qu'il utilisait pour couper ses bûches.

– L'or est au pied de l'arc-en-ciel petit homme.

– Qui, qui êtes-vous ?

– Je suis la gardienne des temps, j'ai endormi ta mère pour que tu te réveilles enfin à la vie.

– Maman, nooon !

– Inutile, elle ne se réveillera pas. Seul un élixir te permettra de parler à nouveau à ta mère. Il se trouve au pied de l'arc-en-ciel. Trouve la potion et reviens vite.

Besace sur le flan, bottes lacées, chapeau vissé sur la tête, Tété s'en alla à la recherche de l'élixir.

Au bout d'un chemin, à l'orée d'une forêt, il rencontra une araignée géante. Sa toile barrait la route et Tété dut s'arrêter.

– Je suis Aria, reine des Bois Lugubres, donne moi de ton sang et je te laisserai passer jeune homme.

– A quoi te servirait donc mon sang ?

– À me fortifier, le sang des mammifères renforce les fils de ma toile et me permet de grossir toujours plus.

- Pourquoi grossir toujours plus?
  - Qui ne grossit point se fait manger par plus gros que lui, donc plus je grossis moins j'ai d'ennemis.
  - Tu pourrais peut-être fonder une famille et former un clan pour vivre plus tranquillement?
  - Je suis la seule araignée de la forêt et je ne peux pas partir je suis bloquée par ma propre toile. Enlisée dans ma propre bave, trop grosse pour me débattre.
- Tété sortit son petit couteau qu'il utilisait pour dépecer les mulots. Il coupa les fils de soie qui s'étaient enroulés autour des pattes poilues de l'araignée. Elle était libre et pour remercier le jeune homme elle lui offrit le plus long et le plus solide fil de sa toile. Tété s'enfonça dans les Bois Lugubres, une corde de soie roulée autour du torse.

En pleine forêt, Tété avait peur et ne savait trop comment il allait pouvoir dormir. Il se souvint du cadeau de l'araignée et se tissa un hamac entre les hautes branches d'un arbre vert. Au matin, son corps collait aux parois gluantes de son lit de fortune. Il cligna des yeux et face à lui se dressait un serpent avec une tête immense et des yeux jaunes.

- Je suis Sisteron, prince de la Canopée Sacrée, que viens-tu faire parmi mes branches?
- J'ai construit ce hamac pour y passer la nuit, maintenant je vais continuer mon chemin.
- Pour partir, jeune homme, tu devras me donner quelque chose à manger, voici 3 semaines que je n'ai plus rien avalé.
- Voici une pierre nourricière, elle te permettra de tenir des mois sans manger, mais attention de la laisser fondre toute seule dans ta bouche. Ne la croque surtout pas!
- C'est ça, donne-moi ça et salut! persifla Sisteron.

Tété sortit de son hamac et descendit les branches rapidement. Au-dessus de lui, le serpent affamé mâchait le caillou. Le serpent hurla de douleur, cracha trois dents pointues qui tombèrent en direction de Tété. Il en récupéra une qu'il emballa dans sa besace. Sisteron était vert, il s'élança la gueule ouverte en direction du garçon. Mais le hamac lui barrait la trajectoire et il était déjà trop tard pour l'éviter. La maille du lit de fortune se resserra sur le serpent. Tété était libre. Il sauta au bas du tronc et courut dans la forêt.

A la sortie de la forêt, des grenouilles coassaient et des moustiques volaient près d'un étang. Tété repéra une fine bande de terre qui permettait de traverser cette marre sans trop se mouiller. Il traversa et alors que la lumière de l'extérieur éclairait déjà son visage, une immense plante carnivore se dressa devant lui. Elle faisait plusieurs mètres de haut et sa tête était sertie d'épines.

– Je suis Dionaea, baronne des Marais Infects, si tu veux sortir de cette forêt tu dois me trouver un remède. Je suis malade et mes racines m'empêchent de trouver de l'aide.

– Pourquoi bouges-tu dans tous les sens? demanda Tété.

– Mon corps me gratte, je suis envahie par les pucerons.

– J'ai une idée, je vais couvrir ton corps de coccinelles qui se régaleront de ces indésirables. Mais pour cela tu dois rester calme. Si tu bouges trop, elles ne voudront jamais se poser sur toi.

Dionaea continuait à gigoter dans tous les sens. Tété sortit la dent de serpent de sa besace et l'incisa pour en extraire quelques gouttes de venin. Il attrapa une mouche qui flânait autour de lui et l'enduisit du liquide venimeux. Il regarda ensuite la plante carnivore et lui lança l'insecte dans la bouche. Elle l'avalait sans se faire prier. Son corps se raidit à l'instant et une nuée de coccinelles arriva sur le corps immobile de la plante.

L'effet du venin s'était dissipé, Dionaea se sentait revivre. Pour le remercier, elle offrit à Tété une de ses plus grandes feuilles. Ravi, il plia la feuille en sept et la fourra dans sa besace. Il sortit de la forêt le sourire aux lèvres. Le soleil et la pluie étaient toujours en communion et, au loin, l'arc-en-ciel paraissait deux fois plus grand qu'auparavant.

La terre se faisait plus aride, la végétation qu'arbrisseaux et plantes chétives. Tété arriva au bord d'un profond canyon. L'arc-en-ciel s'appuyait sur les deux bords de la faille. En arrivant au pied de l'arc, Tété fut étonné de pouvoir sans approcher de si près. L'arc de lui échappait plus. Il pouvait passer sa main à travers. Par contre, il n'y avait aucun or autour de lui. Rien, à part la terre sèche du désert. En regardant de plus près, Tété remarqua une corde blanche amarrée autour de la cheville de l'arc-en-ciel. Un câble fin tendu qui franchissait toute la largeur du canyon en direction de l'autre pied. Au dessus de la crevasse, une mince tourelle bleue se dressait dans les airs en équilibre sur le point central du fil blanc. Tété ramassa un long bâton, le saisit à deux mains devant lui et posa son pied sur la corde au-dessus du vide. Il progressa sans trop de peine. Son enfance dans les arbres lui avait appris la voie de l'équilibre. Le funambule arriva au centre, la corde oscillait avec une bonne amplitude. Tété faillit perdre l'équilibre, lâcha le bâton et agrippa de justesse la porte de la tourelle bleue.

Il entra et gravit les mille marches de l'escalier en colimaçon. Au sommet, il pénétra dans une salle ronde au mur nu percé d'un petit hublot de verre. En face de l'ouverture, un siège en bois était fixé dans le plancher. Il s'y assit, et soudain son corps se souleva du placet. Il regarda par la fenêtre, la tourelle entière s'enfonçait au fond du canyon. Il se cramponna au fauteuil, entendit un dé clic et ses cuisses se plaquèrent contre le bois de

l'assise de la chaise. Son corps pesait une tonne. Par l'oculus de verre, il voyait les parois de la gorge défilier, puis l'horizon, et les nuages.

Plus tard, il sentit qu'il arrivait quand son corps retrouva sa masse normale. Par la fenêtre, tout était blanc. Il lâcha les accoudoirs de son siège. Une porte cachée s'ouvrit dans le mur immaculé, Tété sortit, l'air était tiède et humide. Le sol ressemblait à un nuage de lait.

Dehors, sept silhouettes vêtues de toges blanches l'attendaient, elles parlaient d'une seule et même voix.

– Nous sommes les Anciens et nous sommes honoré de te recevoir Tété, tu es le premier à avoir utilisé le Grand Arc.

– J'ai suivi les conseils de la gardienne des temps, je recherche l'élixir qui ramènera ma mère à la vie.

– Soit patient Tété, dis-nous d'abord comment se portent les hommes et la nature en bas ? Nous les avons délaissés depuis des millénaires. Le seul signal en notre pouvoir était d'envoyer des arcs-en-ciel.

– Les hommes vont bien, la nature est belle, les ruisseaux coulent et les arbres verdissent. Les saisons passent et la vie progresse. Mais pourquoi envoyer des arcs et pourquoi leur avoir donné ces sept couleurs ?

– Nous sommes les sept dieux de la création. Nous avons créé le monde dans lequel tu as grandi. Chaque couleur représente l'un de nous. Vous, humains, ne voyez que de simples couleurs, nous, dieux, voyons des informations. Chaque couleur est un flux contenant les connaissances d'un Ancien. Qui sera un jour capable de décrypter les sept flux pourra percer l'origine du monde.

– Mais si vous êtes les créateurs du monde d'en bas, comment avez-vous pu en perdre le contrôle ?

– Tu vivais dans un cocon Tété, loin des grandes civilisations qui ont mis à mal la nature et asservi leurs semblables. Notre création nous a échappé. La magie est sortie du monde des humains qui ne jurait que par la technique. C'était la magie qui nous reliait à vous, sans cette croyance nous n'existions plus. Nous avons donné vie à une chimère et il était trop tard. Nous avons décidé d'abandonner notre créature en espérant qu'elle se détruise d'elle-même. Mais tu es arrivé Tété, tu étais pur et innocent, ton cœur n'avait connu aucune souillure. Tu devras redescendre et ramener la magie parmi les hommes.

– Je cherche l'élixir pour sauver ma mère, c'est la seule magie que je souhaite ramener en bas !

– Ta mère est ici parmi nous. Elle ne peut pas retourner en bas. Elle a fait son temps. Nous étions obligés de la prendre pour pouvoir te rencontrer. Va maintenant, accomplis ton destin.

Tété ne pleura même pas, il s'éloigna des Anciens en regardant le sol. Une mousse blanche caressait ses pieds en les couvrant à moitié. Il se retourna une dernière fois, il n'y avait plus personne. Il se mit à courir droit devant lui. Ses jambes firent un bond, puis un second par-dessus cette écume laiteuse. Au troisième bond, il ne toucha pas le sol. Il fut happé par un trou. Son corps tomba. En bas, la planète bleue et verte se rapprochait de plus en plus. Il allait s'écraser.

Il attrapa sa besace, sortit la feuille que la plante *Dionaea* lui avait offerte et le déploya au-dessus de lui. Tété planait dans le ciel. En bas, il distinguait les montagnes, les forêts et les rivières. Et parsemés ici et là, des centaines d'arcs-en ciel recouvraient la totalité de la planète. Sa planète.

## Les génies volants

Nathan Dupertuis

Autrefois, au temps des héros antiques et des grandes gestes, un père et son enfant vivaient sur une île coupée du monde. Tous deux inventeurs de talent, ils y étaient retenus par un tyran qui les exploitait. Ils travaillaient jour et nuit dans un atelier et dans une forge, pour construire les machines ingénieuses que celui-ci utilisait à des fins malfaisantes. Les deux inventeurs ne pouvaient quitter l'île en bateau car les navires du despote la surveillaient. Ils désespéraient donc de pouvoir un jour exercer leur métier librement et pour le bien de leur prochain.

Un jour, l'enfant recueillit une chouette blessée. Il la lava et la soigna, la berça et la réconforta, tant et si bien qu'une fois guérie, elle lui hulula doucement:

«Pour te remercier de ton aide, enfant de sagesse, je vais te révéler le moyen de quitter ta prison. Construis une machine volante avec les plumes de ma mue et la cire des ruches, et envollez-vous, toi et ton père, vers le septentrion!»

Elle agita les ailes et mua, laissant sur le sol un tapis de plumes. Elle arracha avec son bec sept plumes noires sur son croupion et les donna à l'enfant.

«Prend ces plumes avec toi, ainsi que sept gouttes d'huile et sept larmes de rosée. Si tu suis mes conseils, tu ne le regretteras pas.»

Sur ces paroles, elle s'envola par la fenêtre en hululant. L'enfant appela son père, et ils se mirent à construire l'engin volant. Ils firent ronfler le feu et rugir la forge, mugir le fourneau et plier le fer, tant et si bien que l'appareil fut prêt au bout de quelques jours. Ils montèrent à son bord de nuit et actionnèrent les mécanismes, et ils partirent en volant par-dessus les navires du tyran, puis au ras des flots, en direction du septentrion. L'enfant serrait dans sa main une bourse qui contenait sept gouttes d'huile, sept plumes noires, et sept larmes de rosée.

Le dieu de l'océan, furieux de voir deux impudents mortels défier les lois naturelles, se mit à bouillir de rage. La mer s'agita brusquement et se démonta sous sa colère. En voyant le danger, l'enfant sortit de la bourse les sept gouttes d'huile et les lança à la surface de l'eau. La tempête se calma brièvement, et le père put redresser l'engin pour qu'il monte à l'abri dans le ciel.

Le dieu du vent, courroucé de voir deux imprudents mortels monter dans son domaine, se mit à souffler de fureur. Un vent

d'ouest se leva soudainement et secoua dangereusement l'appareil sous sa colère. En voyant le péril, l'enfant sortit de la bourse les sept plumes de la chouette et les lança dans le tourbillon. La tempête se calma un moment, et le père réussit à élever l'aéroplane hors d'atteinte au-dessus des vents.

Le dieu du soleil, ulcéré de voir deux inconscients mortels se rapprocher de sa course, se mit à fulminer. L'astre du jour darda brutalement ses rayons sur l'esquif volant et lui brûla les ailes sous sa colère. En voyant la cire fondre sous la chaleur, l'enfant sortit de la bourse les sept larmes de rosée et les lança sur le soleil. Un nuage se forma un instant, et le père fit redescendre l'appareil hors de vue du soleil.

A la fin de la descente, ils parvinrent au dessus d'une terre où ils se posèrent. Ils étaient désormais dans un pays fort lointain, si lointain que le nom du tyran y était inconnu. Ils s'y établirent, ils vécurent heureux et firent beaucoup d'inventions.

## L'excès de contéine

Ou un voyage dans les contes qui précèdent...

Nathan Dupertuis

Il n'y a pas si longtemps que ça, une femme cultivée, tirée à quatre épingles, lisait un recueil de nouvelles sur sa terrasse, profitant de la première matinée chaude et ensoleillée de l'année après un hiver particulièrement maussade. Elle regarda sa montre et décida qu'il était temps de prendre son huitième café de la journée. Elle se leva, mit son livre dans la poche de son pantalon et rentra à l'intérieur par la porte-fenêtre. Elle brancha sa machine à café, y posa une tasse, inséra une dosette dans la fente, puis appuya sur le bouton. L'appareil ne réagit pas. Elle recommença. Toujours rien. Le manque de caféine se faisait cruellement sentir. Elle s'énerva, maltraita le câble d'alimentation, et finit par saisir la machine et taper un grand coup dessus.

POUF !!!

Un grand nuage blanc avait surgit de nulle part. Elle toussa fortement alors qu'il se dissipait petit à petit. Puis elle regarda la machine en plissant les yeux, ce qui n'était jamais bon signe chez elle. D'où est-ce que ça venait ?

- Tout y va pour le mieux, M'dame ?

- Aaaaaaargh ! s'écria-t-elle.

Elle se retourna vivement, la main droite sur le cœur, la gauche sur l'appareil. Un homme à moustache blanche et béret gris la regardait d'un drôle d'air. Il lorgnait d'un sourcil désapprobateur son pantalon en coton léger que le vent agitait. Elle se sentit mal : elle n'était plus chez elle, mais à l'extérieur, devant une petite gare provinciale à l'ancienne, éclairée par le soleil de fin d'après-midi, et entourée par des champs d'orge et de blé en épis.

- M'est avis qu vous avez là un drôle de costume ! Z'êtes pas comédienne, au moins ?

Elle reporta son attention sur le campagnard.

- Euh... Plaît-il ?

– C'est-y pas qu'j'appréciions point les comédiens, mais sont pas des gens recommandables, M'dame !

– Non, non ! Pas du tout ! Je...

– Vindiou ! Alors faut vous dégoter d'autres nippes à vous enfiler ! C'pas respectable du tout ces frusques qu'vous portez !

Elle n'eut pas le temps de protester qu'elle se faisait embarquer par le vieil homme, sa machine à café toujours à la main. Il l'emmena dans sa ferme, son épouse l'habilla avec des vêtements «de travail», certes «peu reluisants» mais qui valaient «mieux que rien». L'égarée se retrouva affublée de bas et de jupons grossiers, d'une chemise de lin, d'une robe bleue claire, et d'un tablier rayé. Elle refusa absolument de porter un fichu sur sa tête. Non mais quand même, obliger les femmes à porter le voile, de nos jours ! Elle eut en plus toutes les peines du monde à communiquer avec ses hôtes, qui ne parlaient que le patois. Ils décidèrent de l'héberger. Malheureusement, ils n'avaient pas de café. Une fois qu'elle eut un peu de temps seule, elle décida de rentrer au plus vite chez elle pour pouvoir en boire. La nuit venue, elle se prépara à se coucher à la bougie, et tomba sur un exemplaire du «Petit Journal», daté d'août 1914. Horrifiée, elle se laissa tomber sur son lit et se recroquevilla dos au mur, genoux contre la poitrine. Elle attira à elle son baluchon avec ses anciens vêtements, qu'elle serra contre son coeur, puis versa quelques larmes. Finalement, elle regarda la machine à café à ses côtés et s'emporta : elle leva le poing et la frappa sur le dessus.

POUF !!!

Une fois la fumée âcre dispersée, elle se retrouva, étonnée, assise par terre dans une chambre, avec son baluchon et sa machine. Une vieille femme somnolait en gémissant sur une chaise; elle avait de longs cheveux blancs, si longs qu'ils traînaient sur le plancher, grouillants de vermine. La voyageuse resta silencieuse, le nez pincé entre ses doigts, pour ne pas réveiller l'ancêtre en plein somme. Elle regarda sa machine, et se dit que l'appareil devait être la cause de ses problèmes. Elle chercha des yeux s'il y avait du café qui traînait. Rien. Elle prit alors une orange qui traînait sur un bahut à côté et la mit dans son tablier. Cela pouvait toujours servir si elle s'égarait dans un endroit sans nourriture, et puis il en resterait toujours trois pour la dormeuse, ça ne changerait rien, non ? Elle frappa l'appareil avec hargne pour continuer sa recherche de caféine.

POUF !!!

Lorsque la nuée blanche s'évanouit, et que sa toux s'arrêta, la voyageuse se retrouva debout en plein milieu d'une rue de village bondée. Elle écarquilla les yeux. Elle avait atterri en Asie,

ou quelque chose dans ce goût-là, en plein milieu d'un marché. Les gens la regardaient bizarrement, d'ailleurs. Elle portait toujours l'habit de paysanne qui la grattait de partout, avec un baluchon... et une machine à café. Elle décida de sortir de ce village le plus vite possible, pour pouvoir actionner la machine en toute discrétion et rentrer chez elle, car le manque de café la tenaillait. La voyageuse longea la rue qui menait apparemment vers la sortie, en restant près des étals. Elle jouait des coudes sans hésiter, afin de ne pas perdre de temps. Mais voilà qu'une horde de gamins déchaînés surgit, passant entre les gens en les bousculant devant les étals. Elle allait leur apprendre le respect, tiens ! Lorsque l'un d'eux arriva à côté d'elle, elle l'envoya bouler. Le gosse fut projeté sur un vendeur de thé ambulant qui renversa son eau bouillante sur les mains de deux petits vieux assis derrière leur natte. Elle eut à peine le temps d'entendre des cris et de voir un étrange lézard apparaître, que la foule l'avait déjà emmenée plus loin. Bien fait !

Elle sortit du village, se cacha derrière un buisson en écrasant une petite orchidée des forêts vert pâle. Elle actionna la machine :

POUF !!!

Dès que la brume pâle disparut, elle soupira. Elle n'était pas chez elle, juste sur une plage au bord de la mer, sans le moindre plant de café à l'horizon. Elle vit un immense tas de tissu vert et noir sur le sable, s'en approcha. Elle entendit des voix indignées qui venaient de nulle part :

-Ça commence à bien faire ! Après avoir été avalé par une forêt, y avoir été emprisonné, avoir respiré des vapeurs hallucinogènes, avoir transformé une vieille forêt impénétrable en jardin entretenu avec un lac, voilà que j'ai failli me noyer parce que le ciel s'est liquéfié sur ma tête ! C'est quoi cette vie ?

-Rhaaa l'excès de sel !

Ça me démange les lamelles,

Ça me fait perdre le nord,

Et je lâche plein de spores !

La voyageuse penchée sur le tas se prit un jet de poussière verdâtre en pleine tête. Elle inhala par réflexe, et se sentit bizarre. La tête lui tourna, elle suffoqua. Sous la chaleur du soleil, son corps se ramollit et devint liquide.

Après quelques heures, les effets hallucinogènes se dissipèrent. La voyageuse avait même vu des papillons bleus aussi gros que des navettes spatiales qui volaient dans les airs. Probablement le manque de café. Elle décida donc de quitter les lieux immédiatement, pour en trouver le plus rapidement possible. Elle frappa la machine.

POUF !!!

Après la disparition du nuage blanc et de sa toux, la voyageuse se retrouva dans un jardin magnifique près d'une maison étincelante. Intriguée par le potager impeccablement bêché qu'elle voyait, elle attrapa une tomate sur un plan près d'elle et croqua dedans. Pouah ! Elle la recracha aussitôt : la chair du fruit était horriblement salée ! Elle choisit alors d'ouvrir l'orange qu'elle avait gardée dans son tablier, parce qu'elle était morte de faim. Aussitôt sortit de cette orange une jeune fille d'une merveilleuse beauté, et cette jeune fille dit :

- Donne-moi à boire, j'ai soif.

- Je n'ai pas d'eau, répondit la voyageuse. Par contre je suis à la recherche de café !

- Alors je meurs.

La jeune fille tomba dans l'herbe, et ne respira plus. «Non mais ! La jeunesse d'aujourd'hui ne respecte plus rien !» pensa la voyageuse. Elle refusa de céder au caprice puéril de la jeune fille qui avait détruit l'orange en apparaissant.

Elle avança vers la rutilante demeure pour trouver du café. Des gens se mirent soudainement à pleurer dans la maison, et des flots d'eau salée sortirent de la maison. C'était affreux, tout ce sel allait abîmer les murs et le jardin ! Avant d'être noyée, elle frappa la machine.

POUF !!!

L'air s'éclaircit, et la voyageuse termina de cracher ses poumons. Elle se trouvait dans une prairie, non loin d'une ville flanquée d'un imposant palais. Il faisait nuit, et la lumière de trois lunes éclairait une très grande armoire à côté d'elle. Elle n'était toujours pas chez elle, et aucune tasse de café en vue ! Elle choisit de se changer rapidement dans l'armoire, parce que ses jupons la grattaient affreusement. Une fois qu'elle eut remis ses habits modernes et confortables, elle s'avança vers le fond de l'armoire. Elle se faufila entre des manteaux de fourrure, faillit s'étaler par terre en marchant sur des boules blanches. Elle suspendit finalement les habits de paysanne au fond, derrière des robes de soie à crinoline, sur un cintre, pour que personne ne puisse les retrouver. Et elle frappa la machine à café pour continuer sa quête.

POUF !!!

Le nuage blanc se dissipa, la voyageuse se réveilla. Quel rêve étrange ! Elle s'était endormie sur le recueil de nouvelles, qui n'étaient pas bien passionnantes, et d'ailleurs plutôt mal écrites. Bourrées d'incohérences et sans objectif dans la trame

narrative... Elle se redressa, se leva, et rentra à l'intérieur de la maison. Il lui fallait de la caféine pour se remettre de ses émotions ! Ça ne lui réussissait pas, de lire des récits invraisemblables à longueur de journée ! Elle brancha sa machine à café, l'eau à la bouche, y posa une tasse, inséra une dosette dans la fente, puis appuya sur le bouton.

POUF !!!

Le nuage blanc se dispersa, et elle n'était déjà plus chez elle. Des pleurs retentirent : il n'y avait pas la moindre de goutte de café dans la tasse que Sylvie posa.

**Atelier animé par Sylvie Poza** : [sp@alchimieduverbe.ch](mailto:sp@alchimieduverbe.ch)  
[www.alchimieduverbe.ch](http://www.alchimieduverbe.ch)

**Coordonnées des auteurs :**

Michaël Claude : [mickybrain@hotmail.com](mailto:mickybrain@hotmail.com)

[nathan.dupertuis@epfl.ch](mailto:nathan.dupertuis@epfl.ch)

[ruth.samin@hepl.ch](mailto:ruth.samin@hepl.ch)

[florence.quinche@hepl.ch](mailto:florence.quinche@hepl.ch)

**Mise en page, corrections** : F. Quinche

